

L'identité "apatride" de Vassilis Alexakis

(La identidad "apátrida" de Vassilis Alexakis)

(Vassilis Alexakis' "Homeless" Identity)

Maria Orphanidou-Frérís

Université Aristote de Thessalonique, Département de langue et littérature françaises, B. P. 81, 54006 Thessalonique, Grecia. Tel.: (30) 31 997496. Fax: (30) 31 997489. Courriel: freris@frl.auth.gr

BIBLID [1132-3310 (2000) 9; 171-185]

Résumé

Nous étudions comment Vassilis Alexakis a découvert le monde "apatride" de l'écriture, idée devenue obsession par son effort à se définir par rapport à l'Autre. S'occupant du problème de la quête du moi à travers l'altérité, Alexakis essaie de saisir et de comparer deux entités culturelles, française et grecque, créant un dialogue qui se déroule tout au long de la narration, au cours d'un récit centré sur une "absence".

Mots-clés: Francophonie. Altérité. Apatride. Interculturel. Dialogue.

Resumen

En este trabajo analizaremos cómo Vassilis Alexakis descubre el mundo "apátrida" de la escritura, idea que se convierte en obsesión en su esfuerzo por definirse en relación con el Otro. En su interés por el problema de la búsqueda del yo a través de la alteridad, Alexakis intenta comprender y comparar dos entidades culturales, la francesa y la griega, a partir de un diálogo que se desarrolla a lo largo de la narración, a lo largo de un relato centrado en la "ausencia".

Palabras clave: Francofonía. Alteridad. Apátrida. Cultural. Diálogo.

Abstract

The article seeks to demonstrate how the Greek writer Vassilis Alexakis, through francophony, discovered a world without a home-country, obsessed by the notion of "alterity" or his rigorous effort at self-definition through the Others. He explores the question of identity and searches for an awareness of the self within alterity. He conceives and compares two cultural entities, and occupies himself with new novelistic themes. His work is based on dialogue which unfolds throughout the narration in the development of a discourse centred on an "absence".

Keywords: Francophony. Alterity. Homeless. Intercultural. Dialogue.

1. Introduction

Notre préoccupation centrée sur l'identité à travers le multiculturalisme, sera axée sur l'œuvre en prose de Vassilis Alexakis, auteur grec francophone contemporain, vivant entre Paris et Athènes, passant facilement d'une mentalité culturelle à l'autre, s'obstinant dans ses œuvres littéraires à présenter d'une manière évidente ou dissimulée deux modes de vie, deux manières de penser et d'agir, le monde grec et le monde français. À la fin de la lecture de ses œuvres, le lecteur ne parvient pas à discerner pour quelle culture Alexakis tranche. Le lecteur a le sentiment d'avoir lu un auteur qui a deux patries ou aucune, parce que son écriture est un parfait mélange des tournures de deux langues. Ses points de vue ne sont ni français, ni grecs, présentant souvent avec simplicité l'envers des choses et circulant avec aisance de la Grèce antique à la France contemporaine inondée d'immigrés. Sous cet aspect, Alexakis se présente comme un auteur qui essaie de comprendre le monde et d'être compris par lui. Et cette tentative le mène à dépasser les mémoires historiques sur lesquelles les groupes sociaux fondent leur identité, créant lui aussi, sa propre mémoire historique, son propre monde.

C'est pourquoi la démonstration de cette position, sera fondée sur l'œuvre romanesque de Vassilis Alexakis, en particulier sur *Paris-Athènes* et *La Langue maternelle*¹, deux œuvres où l'auteur développe mieux sa quête individuelle

¹ Né en 1944, à Tinos, en Grèce, il est venu en France en 1962, pour suivre les cours de l'École de Journalisme de Lille, puis il est retourné en Grèce. Après le coup d'état militaire de 1967, il a regagné la France où il a travaillé à *La Croix* puis au *Monde*, obtenant une rubrique de critique littéraire et ainsi il a pu faire connaître au public francophone, la production littéraire grecque. Il a aussi travaillé à "France-Culture". Il s'est présenté aux *Lettres* avec son roman *Le Sandwich* (1974), et ont suivi d'autres romans: *Les Girls du City-Boum-Boum* (1975), *La Tête du chat* (1978), *Talgo* (1982), *Contrôle d'identité* (1985), le récit *Paris-Athènes* (1989), la nouvelle *Papa* (1997) et les romans *Avant* (1992) et *La Langue maternelle* (1995). Il est également l'auteur des aphorismes *Le fils de King Kong* (1987), de l'essai *Les Grecs d'aujourd'hui* (1979), des nouvelles *Pourquoi tu pleures?* (1991), des dessins humoristiques *Mon Amour!* (1979) et *Déshabille-toi* (1982), ainsi que des histoires dessinées *L'Ombre de Léonidas* (1984).

pour construire un monde culturel sans frontières, un monde au-dessus des tranchées imposées par les notions nationales de l'histoire, un univers libre que l'individu, indépendamment de son origine, considère le sien. Avant ce processus, nous essayerons de définir les notions de patrie et d'apatride, pour mieux expliquer la contribution de l'écrivain grec francophone et l'impact que la francophonie, via son aspect français, a eu sur la formation de sa conscience d'écrivain.

2. Situation du problème apatride

Le terme de patrie est une notion complexe, surchargée de connotations historiques, religieuses, linguistiques, qui sont liées à leur tour à celles de la race, de l'ethnie et de la nation². Ce terme est aussi très rapproché de l'idée du sol, des ancêtres et du passé historique, ce qui a fini par en faire une idée générale, confuse et par là vulnérable. Patrie signifie un territoire, évoque les gens qui y habitent, leur passé et leur avenir, leur patrimoine culturel et leurs traits caractéristiques. Patrie est aujourd'hui une notion passe-partout confondue avec celle de l'état, de l'ethnicité, de l'identité civile et culturelle, c'est un des traits caractéristiques d'appartenance à un groupe social, que tout individu obtient par sa naissance, en dépit de sa volonté. Ce trait d'appartenance peut se perdre si l'individu immigré et s'adapte à un autre mode de vie ou de pensée, ou bien ce même trait d'appartenance peut se renforcer si l'individu émigré a la nostalgie de son pays d'origine. Tout dépend des capacités intellectuelles de l'individu pour porter son jugement sur les différentes notions de patrie.

La notion de patrie étant, depuis le XIX^e siècle, très bien consolidée dans la conscience des gens, a fini par englober et désigner non seulement le passé

² Sur cette question la bibliographie est immense. Voir cependant les travaux de Banton (1971); Balibar et Wallerstein (1988); Schnapper (1990); Hobsbawm (1992); Wieviorka (1993); Poutignat et Streff-Fenart (1995).

historique d'un territoire, mais aussi la langue et la culture des gens qui y vivent. Si bien que si par le qualificatif antipatriote on désigne toute personne qui ne partage pas les mêmes vues que l'ensemble d'un groupe social ou celle qui s'oppose aux buts d'une communauté territoriale, par le terme apatride on caractérise la personne qui n'a pas de patrie, la personne qui refuse d'appartenir ou de s'identifier à un groupe social. Apatride est celui qui nie son lieu de naissance et qui refuse d'en adopter un autre, préférant être un sans-patrie. Apatride est la personne qui volontairement s'exclut de l'origine commune et qui rejette toute idée d'intégration dans un autre groupe social.

L'idée de la patrie étant liée à celle de la culture, il n'est pas rare qu'on parle de littérature nationale ou patriotique, de style ou de tempérament national, d'idées ou de thèses nationales, ce qui est tout à fait naturel, puisque l'identité d'une nationalité est un impact très lourd qui pèse sur la formation d'un individu. C'est sous la formation de ces traits distinctifs qu'il faut voir et comprendre l'œuvre de Vassilis Alexakis, qui avant de décider d'écrire, s'est posé la question de savoir dans quelle langue il devait s'exprimer. Se trouvant dans un milieu français, à Paris, travaillant dans un milieu francophone, au journal *Le Monde* et à l'ORTF ensuite, il a tranché pour le français, non pas pour des raisons de milieu ou matérielles, mais parce que le français était aussi la langue maternelle de ses enfants³. C'est à travers ce code langagier que ses enfants vont retrouver leur patrimoine héréditaire, leur propre patrie, présentée à travers ses écrits. Car, dans beaucoup de ses livres, Alexakis parle de son pays natal, de son île, de ses parents, de la Grèce, mais aussi de sa vie à Paris, des Français, de la France. De caractère autobiographique, son œuvre est un vrai équilibre entre les deux langues, les deux cultures.

³ Réponse donnée et évoquée à plusieurs reprises par l'auteur lui-même, à la question "Pourquoi avez-vous choisi le français comme langue littéraire?", lors de la présentation de son roman *La Langue maternelle*, à l'Institut Français de Thessalonique, le 12 janvier 1996.

3. L'écriture apatride et l'altérité

Partout dans son œuvre, on remarque une opposition entre le monde occidental et oriental, entre les émigrés et les citoyens indigènes, entre la Grèce et la France⁴. La narration romanesque est une continuelle opposition entre deux conceptions bien différentes. Et le narrateur de ses œuvres semble être préoccupé par cette dualité permanente, qui, au fond, est dictée par cette prise de conscience de l'auteur, de dépendre de deux pôles culturels, d'appartenir à deux mentalités, à deux aires civilisatrices. Mais cette prise de conscience connaît plusieurs niveaux d'évolution; elle apparaît sous un ton étrange pour évoluer et devenir une conscience. Ainsi, dès son roman, *Les Girls de City Boum-boum* (1975), le héros principal, un journaliste, se trouve dans un état d'ambiguïté entre sa vie présente, à Paris, et le rêve reconstruit d'une liaison échouée, ambiguïté qui finit par le souhait "utopique" et irréalisable du héros de se trouver *sur le pont d'un grand bateau par un beau matin d'été, en train de jouer au ping-pong avec la fille du capitaine* (Alexakis, 1975: 176).

Dans son roman, *La Tête du chat*, le lecteur assiste à l'antagonisme de deux personnages, d'un écrivain et d'un émigré qui ont deux vues opposées concernant leur conception et leur compréhension du monde, antagonisme qui décrit l'angoisse de l'auteur vis-à-vis de son statut de citoyen français, conforme aux règles, qui vit à Paris, et de son véritable statut d'émigré, statut avec lequel la société française l'accueille. Dans *Talgo*, roman dédié à sa mère, écrit en grec et aussitôt traduit en français, le héros central est un universitaire grec, vivant à Paris, marié à une Française, lequel, ayant assimilé les cultures des deux pays, décide de rompre avec sa maîtresse grecque, constatant au fond de lui-même qu'il n'est ni Grec, ni Français, mais que son véritable pays est le vide

⁴ Voir sur cet aspect de l'œuvre d'Alexakis, l'article de Fréris (1990), article où pour la première fois est discerné, à travers son œuvre romanesque, ce trait caractéristique de l'auteur francophone grec. Voir aussi l'article de Jouanny (1998).

(Alexakis, 1983: 88)⁵.

Avec son récit autobiographique *Paris-Athènes*, ce *vide* prend une forme concrète, il se métamorphose en discours existentiel au ton bas, en discours conscient de l'individu qui aime vivre selon le cours des événements et non selon les normes établies par une société. C'est pourquoi son récit se développe en un monologue au ton d'une confession envers le lecteur, expliquant son comportement d'individu et d'écrivain, deux situations incluses dans la même personne, telle une monnaie à deux faces. Alexakis dans cette œuvre expose la longue lutte intérieure pour comprendre, puis être reçu par l'Autre, combat donné par étapes, avant d'acquérir ce *vide*, avant que ce *vide* ne prenne une forme concrète et réelle. *Paris-Athènes* est le récit d'une vie, où le héros, à travers une série d'épisodes et d'épreuves met en vis-à-vis les deux cultures. À travers ce face à face émerge son amour pour son pays d'origine, un amour superficiel. La Grèce est liée à l'image de son enfance, à l'image nostalgique de son passé, au reflet d'un monde idéalisé, à la vision que le Français intellectuel se fait de la Grèce. Seulement lui, il comprend le pourquoi des choses, il connaît l'origine des conséquences⁶.

La France est vue d'une manière plus froide, plus critique, plus hostile. C'est le pays de son épouse et de ses enfants, c'est le pays qui l'a accueilli, qui l'a formé et que lui, a conquis. La France apparaît comme l'image de l'Occident bien cartésien, du pays où tout est prévu, réglé, calculé, où il trouve tout ce qui

⁵ Dans l'édition française, le lecteur peut lire l'avertissement suivant: *Au bout de treize années passées en France au cours desquelles j'ai écrit presque exclusivement en français, j'ai éprouvé le besoin de renouer le dialogue avec ma langue maternelle. La première version de ce texte a donc été écrite en grec. Suit la signature: "V. A. 28 mars 1982"*.

Dans son récit autobiographique *Paris-Athènes*, Alexakis fait allusion à cette entreprise, notant: *Ce roman parut d'abord à Athènes. Il m'a réconcilié avec la Grèce et avec moi-même. Il m'a rendu mon identité grecque. Je pouvais désormais me regarder sereinement dans la glace* (Alexakis, 1989: 193).

⁶ R. Jouanny, dans son article cité, ayant calculé les citations sur la Grèce et la France, note que sur les 206 pages du livre, la Grèce figure dans 118 pages, tandis que la France dans 72.

manque à son pays natal, c'est pourquoi il se met à emprunter à cette altérité qu'il apprécie les traits nécessaires pour pouvoir vivre dans ce pays d'accueil. À commencer par la langue, le trait identitaire par excellence de l'Autre, pour passer par la suite à une série d'éléments, si nécessaires dans la vie quotidienne. Mais justement ces emprunts, avec le temps, transforment son caractère, sa personnalité, le changeant en une personne à deux identités: *Je pensais que, si les Français me considéraient comme auteur grec, mes compatriotes seraient davantage fondés à me classer parmi les étrangers* (Alexakis, 1989: 17).

Son contact avec la langue française n'est pas facile, puisqu'il rencontre une certaine difficulté à trouver, dans sa liberté d'écrivain, les termes propres pour s'exprimer, alors que pour la langue grecque, il constate que la langue change et qu'elle évolue au même rythme que la société. La langue apprise à l'école ne correspond plus à celle qui est parlée dans la rue, qui diffère bien de celle du discours littéraire. D'où son malaise:

Je me suis rendu compte que j'avais pas mal oublié ma langue maternelle. Je cherchais souvent mes mots et, souvent, le premier mot qui me venait à l'esprit était le français. Le génitif pluriel me posait parfois de sérieux problèmes. [...] Je connaissais la langue et pourtant j'avais du mal à m'en servir [...]. Je me suis rendu compte aussi que la langue avait énormément changé, que je l'avais quittée, qu'elle s'était débarrassée de beaucoup de mots et avait créé d'innombrables nouveautés [...]. Il a donc fallu que je réapprenne, en quelque sorte, ma langue maternelle: ça n'a pas été facile, ça m'a pris des années, mais enfin, j'y suis arrivé. (Alexakis, 1989: 12-13)

Sur ce point, il faut dire que Vassilis Alexakis, une fois le lycée terminé, a quitté son pays natal pour faire des études de journalisme en France, sans trop se préoccuper spécialement de la littérature grecque ou française, au sens d'élément dominant social. Il a certes lu certains auteurs, mais on discerne mal, chez lui, des impacts littéraires. C'est bien plus tard, en tant que journaliste, contactant des écrivains et des intellectuels grecs qui vivaient alors exilés à Paris -c'était pendant la période de la junte (1967-1974)- et étant responsable de la

littérature grecque, qu'il a ressenti en lui cette attraction de l'écriture et s'est vraiment intéressé à la création littéraire, en particulier du roman, qui est à ses yeux *le reflet du monde imaginaire* (Alexakis, 1997: 178)⁷. Sa formation d'écrivain a été spontanée, provenant de sa capacité d'observer le monde et la société dans laquelle il vivait. Cet aspect autodidacte explique jusqu'à un certain degré le caractère autobiographique de son écriture, fondée sur les deux piliers de son caractère, de sa personnalité, de son originalité: la Grèce et la France. C'est pourquoi, écrire pour Alexakis, signifie se décrire, s'analyser, se justifier. C'est un éternel va-et-vient entre les deux cultures, entre les deux langues, qui ne le laissent jamais tranquille. Venu en France pour des raisons politiques, il est angoissé de se voir étranglé par cette francité qui petit à petit (mariage, famille, travail, amis, habitudes, etc.) transforme sa personnalité. D'où sa réaction, non pas à critiquer le côté français, mais à rejoindre l'aspect grec un peu oublié, délaissé, abandonné. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles dernièrement, Alexakis préfère écrire en grec et ensuite traduire lui-même ses œuvres. C'est sa façon à lui, d'apporter l'équilibre entre la langue maternelle et la langue adoptée, équilibre découvert lors d'un voyage professionnel au Québec:

La culture grecque, comme celle du Québec, est avant tout une culture inquiète. Ne devais-je donc pas écrire plutôt en grec? Cent fois par jour je lisais la devise des Québécois, inscrite sur les plaques d'immatriculation de toutes les voitures: *Je*

⁷ Cette question semble préoccuper Alexakis vers la fin de son ouvrage autobiographique, précisant mieux son isolement de la culture grecque: *Non seulement je m'étais beaucoup éloigné de ma langue, mais elle s'était elle-même éloignée de celle que j'avais apprise à l'école et pratiquée un peu pendant mon service militaire. Je devins attentif à son évolution, enregistrerai les gens dans les cafés comme je l'avais fait à Paris. Je constatai, non sans agacement, qu'elle avait adopté beaucoup de mots étrangers [...]. Je ne lui pardonnais pas d'avoir eu des faiblesses pour ces mots (étrangers) moi qui n'avais cessé de la tromper avec une autre langue. J'ai lu plusieurs écrivains contemporains et le général Macriyannis, héros de la guerre d'Indépendance, dont on nous avait assez peu parlé à l'école, probablement parce qu'il s'était opposé au roi en réclamant une Constitution démocratique* (Alexakis, 1989: 191).

me souviens. Étais-je, une fois encore, sur le point d'oublier? Je n'ai pas le sentiment d'avoir une dette envers le français. J'ai beaucoup plus écrit en français qu'en grec. J'ai l'impression d'avoir rendu au français les mots que je lui ai pris. (Alexakis, 1989: 37)

Voyageant d'une culture à l'autre, d'une langue à l'autre, Alexakis se sent telle une abeille qui puise la sève des fleurs pour faire son miel, son œuvre. Se sentant citoyen à part entière de deux pays, utilisant les deux codes langagiers, il est dans la confusion totale pour s'auto-définir, s'auto-identifier, pour choisir. Il installe donc un dialogue⁸ entre les deux entités culturelles qui, au lieu de résoudre son problème, l'accentue, car il n'a pas la force de trancher pour une langue, pour une culture:

Alors que j'avais cru trouver un équilibre entre deux pays et deux langues, j'ai eu la sensation que je marchais dans le vide. Comme dans un cauchemar, je me suis vu en train de traverser un gouffre sur un pont qui, en réalité, n'existait pas. (Alexakis, 1989:18)

À travers ce dialogue, il constate en lui la profondeur des racines de chaque culture, racines qui ont fini par former son originalité, sa tendance de n'appartenir à nulle part ou bien à un nouveau genre humain émergé, issu, formé de la coexistence de deux cultures, de l'Occident et de l'Orient, de deux langues, grecque et française. C'est un vrai apatride, se considérant Grec de naissance, mais Français d'esprit, se reconnaissant aussi bien dans les qualités que dans les défauts des deux peuples:

J'avais décidé d'assumer mes deux identités, d'utiliser à tour de rôle les deux langues, de partager ma vie entre Paris et Athènes. La vie solitaire me convenait pour cette raison supplémentaire qu'elle me permettait d'échapper à l'influence permanente du français. Je ne disais plus "bonjour" en me réveillant. C'était à moi de décider dans quelle langue je vivrais ma journée. (Alexakis, 1989: 195)

Et le récit de *Paris-Athènes* se termine d'une manière brusque, par un

⁸ Voir à ce propos l'étude de G. Fréris (1995).

abandon, par une rupture. Le lecteur n'obtient aucune réponse sur le dilemme qui l'a préoccupé. Il en trouvera une, six ans plus tard, avec *La Langue maternelle*, un roman écrit en grec et traduit par la suite en français, par l'auteur lui-même. Le choix est fait, le cœur l'a emporté, mais d'une manière trop cartésienne. La narration romanesque est encore centrée sur le récit à la première personne d'un journaliste et dessinateur grec, qui, à l'occasion du décès de sa mère, fuit Paris pour un temps indéterminé, et rentre en Grèce. Ce retour au pays constitue une véritable réinitiation à la Grèce, aussi bien comme souvenir d'enfance nostalgique que comme réalité existente, autre que l'imaginaire créé lors de son séjour à l'étranger.

4. À la recherche de son identité

Le héros de ce roman redécouvre la Grèce, non pas en voyageant, ni en fréquentant ses parents ou ses amis, ni en flânant à Athènes ou ailleurs, mais en essayant de trouver à quoi peut ressembler la lettre "E" (epsilon) de l'alphabet grec. Cette initiale, dont la signification reste inconnue, attire son attention lors de sa visite à Delphes, et le fait d'en découvrir le sens devient un but. Cette tentative oblige le héros, alias Alexakis, à redécouvrir la Grèce, ses paysages, son mode de vie, ses habitants, sa langue, à se relier avec le passé, sans oublier un seul instant son but, et à découvrir le mystère de la lettre "epsilon". Imbibé d'expériences d'une autre civilisation, il constate, sans étonnement, la différence existant entre le Grec et l'Européen et, au moyen de plusieurs situations, il décrit l'image que l'Autre se fait de la Grèce ou bien l'image que les Grecs se font des Autres. Persuadé de faire circuler constamment des valeurs interculturelles, Alexakis, loin de s'accabler, prouve qu'il a conscience de vivre une expérience unique, qui échappe à la multitude. Muni de deux cultures, il recourt sans cesse et s'adapte à l'altérité, pour être mieux compris par l'Autre. Or, si la réinitiation du héros romanesque au pays natal présente un côté affectif, sa démarche qui

insiste à donner un sens à l'initiale "epsilon" s'inscrit dans la mentalité cartésienne. Ce qui explique aussi bien sa peur d'échouer que sa fatigue: *Est-ce que j'espère encore découvrir quelque chose?* (Alexakis, 1997¹: 289) se demande le héros, pour constater plus tard:

Je ne suis pas allé loin, je ressens pourtant de la lassitude. On ne franchit pas sans peine tant de siècles. Je ne suis pas trop déçu de ne pas avoir réussi à déchiffrer le secret de la lettre antique: son silence m'a appris que le temps provoque des fractures définitives. L'épsilon a revêtu tant de déguisements au cours de cette période que j'ai l'impression d'avoir rendu le problème encore plus compliqué qu'il ne l'était au départ. Je me console en pensant que le but de l'écriture n'est peut-être pas d'éclaircir mais de multiplier les mystères. (Id.: 374)

Ainsi tout s'achève bien. Par l'intermédiaire de la langue, le héros, alias Alexakis, a retrouvé la Grèce, a réappris la langue maternelle, a compris le sens de sa démarche. Cherchant à résoudre le symbolisme de la lettre "epsilon", le héros prend conscience de deux mots parmi des milliers rassemblés lors de sa quête, commençant par cette initiale ou la contenant. "Éleuthéria", qui signifie liberté, et "Éllipsi", qui signifie le manque, sont les deux idées qui lui permettent de comprendre son propre mystère. "Epsilon" signifie liberté et manque. À présent, débarrassé des différents éléments que la vie lui a imposés, il se sent enfin libre, libre de renouer avec la langue maternelle, avec cette culture délaissée, avec son pays natal, avec ses vraies racines, libre d'acquérir, de chercher, de posséder ce qui lui manque ou lui a manqué⁹.

Tel un nouvel Ulysse, Alexakis semble avoir retrouvé son Ithaque, son idéal, mais ce n'est qu'une apparence, puisque dans sa nouvelle, *Papa* (1997), il

⁹ *La Langue maternelle*, se termine par la visite du héros à la tombe de sa mère, qu'il décrit ainsi: *Je me suis penché et j'ai soufflé la poussière. J'ai songé encore à l'épsilon. Le nom de ma mère, Marika Nikolai dis, ne comporte pas cette lettre. Ni le mien d'ailleurs. J'étais certain pourtant que le mot qui me manquait pour compléter mon cahier était là, quelque part. J'ai regardé le gravier qui forme une mince bordure autour des géraniums. Deux oiseaux picoraient un peu plus loin. J'ai soudain pensé au mot ellipsi, le manque. -Tu nous as manqué, Marika, ai-je pensé.* (Alexakis, 1997¹: 393)

revient sur le thème d'appartenance à deux cultures. À présent le héros romanesque est un homme qu'un jeune enfant appelle "Papa"; il le présente à sa mère qui l'accueille comme son époux, essayant de le convaincre qu'il est le père qui a quitté la famille. Devant les preuves présentées par la mère, le héros-visiteur découvre devant une glace sa ressemblance avec le personnage représenté sur la photo du père-époux que la mère et l'enfant recherchent: *Il y a une glace au-dessus du lavabo. Je me regarde. C'est bien ce que je craignais: je suis le type de la photo* (Alexakis, 1997²: 33).

Ainsi Alexakis, après avoir renoué avec la langue maternelle, essaie de se convaincre que son œuvre créée a une origine, une souche grecque. Il essaie d'oublier son passé français ou plutôt de le présenter comme ayant une souche grecque. Peine perdue, ce n'est qu'une apparence, son vrai regard n'étant pas celui décrit dans la nouvelle intitulée *Papa*, mais dans *Paris-Athènes*, quand il avouait: *les glaces ne reflètent plus mon image, à l'exception d'une seule qui se trouve curieusement derrière mon dos*, pour ajouter: *l'homme qui me tourne le dos est un inconnu d'un certain âge* (Alexakis, 1989: 111-112). Malgré son retour à la langue maternelle, Alexakis ne parvient pas à être convaincu que ce retour est définitif.

D'ailleurs, lors de la récente quête sur la signification de l'initiale "Epsilon" dans *La Langue maternelle*, Alexakis avait remarqué que la Grèce avait changé, qu'elle n'était plus un pays "exotique" tel qu'il l'avait imaginé quand il avait commencé sa carrière d'écrivain. À travers son roman *La Langue maternelle*, le lecteur suit non seulement la longue démarche de la rééducation du héros romanesque, mais en même temps, il constate la distance culturelle existant sur une série de sujets entre la Grèce et lui. Au-delà de tout élément sentimental, le lecteur attentif remarque non pas le vide, mais la différence entre le héros, qui est un grec qui a adopté la mentalité grecque, et les autres personnages qui ont conservé plus intacte leur identité culturelle.

Alexakis, malgré son retour sentimental au pays natal, à la culture maternelle, reste cet apatride qui par son écriture, au lieu d'opposer ou de comparer deux mentalités, essaie de les fusionner. Il appartient à cette catégorie d'écrivains qui loin de valoriser tel ou tel élément culturel particulier, il s'efforce d'établir une résultante commune de plusieurs traits culturels, conservant pour lui ceux qui l'aident à surpasser son existence. De ce point de vue, Alexakis est un auteur apatride, appartenant à plus d'une culture et son œuvre est un incessant va-et-vient linguistique non seulement entre deux cultures, mais aussi entre deux moi qui cherchent à se définir, à se compléter et à cohabiter malgré leurs différences. L'œuvre d'Alexakis se plaît à comparer, à travers un grand nombre de situations, l'image que l'Autre a de nous ou que nous-mêmes nous nous faisons des Autres, c'est-à-dire que l'intrigue consciente/inconsciente, se réfère au problème de l'altérité, bien que celui-ci ne soit jamais clairement exprimé. Cette constatation est le résultat de l'équilibre recherché entre les deux langues, au moyen de l'écriture apatride; c'est la conséquence d'une comparaison de soi avec l'Autre, d'un effort de compréhension de soi à travers l'altérité, car comme il nous l'avoue: *je suis pour ma part mon propre sosie* (Alexakis, 1989: 212).

5. Le "moi": un apatride errant par l'intermédiaire de l'écriture

L'œuvre d'Alexakis vise à défendre les définitions précises d'une identité nationale ou internationale, ou encore à se soumettre à un devenir civilisateur. Nous avons affaire à une simple stratégie littéraire sur un plan culturel, à une tactique qui note les éléments arbitraires et superficiels de chaque côté, projetant surtout la méthode à partir de laquelle le héros-narrateur vit la logique de deux traditions culturelles d'où les éléments tirent leur sens réel et d'où leur relation évidente se décrit. C'est-à-dire que nous avons affaire, avec l'œuvre d'Alexakis, à une vraie attitude post-moderne, non pas parce que la manière dont il combine

ses préférences aboutit à un élément d'une importance déterminante de sa personnalité, ni parce qu'il a une tendance à tout niveler, mais parce que de son œuvre ressort un immense respect envers l'autonomie et la logique interne des traditions civilisatrices. Ainsi, des ponts à deux sens se jettent et une mentalité à un niveau personnel et social se forme. Celle-ci se fonde sur la connaissance consciente et profonde que la coexistence pacifique et créatrice de diverses aires culturelles présuppose l'existence d'une liberté politique et d'une autonomie civilisatrice. Et tout cela émerge à travers une écriture simple et surtout sincère.

Sous cet aspect, V. Alexakis élève le personnel au général, l'autobiographique au social, le national à l'international. C'est la raison pour laquelle l'œuvre d'Alexakis a tous les traits de l'écrivain apatride, tendance et attitude qui le rangent parmi ces consciences contemporaines qui contribuent à la formation d'un nouvel esprit européen, à la formation d'une mentalité nouvelle, d'une conscience nouvelle, où les différences multiculturelles au lieu de diviser unissent, au lieu de retrancher les gens ou les nations les réconcilient, au lieu d'imposer le monologue autoritaire contribuent à l'enrichissement et au renouveau des éléments traditionnels.

Références bibliographiques

ALEXAKIS, Vassilis (1974) *Le Sandwich*, Paris, Gallimard.

ALEXAKIS, Vassilis (1975) *Les Girls de City Boum-Boum*, Paris, Julliard.

ALEXAKIS, Vassilis (1983) *Talgo*, Paris, Seuil.

ALEXAKIS, Vassilis (1989) *Paris-Athènes*, Paris, Seuil.

ALEXAKIS, Vassilis (1997¹) *La Langue maternelle*, Paris, Fayard.

ALEXAKIS, Vassilis (1997²) *Papa*, Paris, Fayard.

- BALIBAR, Étienne et WALLERSTEIN, Immanuel (1988) *Race, nation, classe, les identités ambiguës*, Paris, La Découverte.
- BANTON, M. (1971) *Sociologie des relations raciales*, Paris, Payot.
- FRÉRIS, Georges (1990) "Vassilis Alexakis ou le jeu du refus et de l'assimilation de deux cultures", *Nouvelles du Sud*, 13, pp.143-151.
- FRÉRIS, Georges (1995) "Le Dialogue interculturel de Vassilis Alexakis dans *Paris-Athènes*", *Cahiers Francophones*, 6, pp. 387-398.
- HOBBSAWM, Éric (1992) *Nations et Nationalismes depuis 1780*, Paris, Gallimard.
- JOUANNY, Robert (1998) "Le Vertige d'un romancier entre deux langues. Le cas d'Alexakis", *Bayreuther Frankophonie Studien*, Band 2, pp. 55-65.
- POUTIGNAT Philippe et STREFF-FENART, Jocelyne (1995) *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF.
- SCHNAPPER, D. (1990) *La France de l'intégration. Sociologie de la nation en 1990*, Paris, Gallimard.
- WIEVIORKA, M. (1993) *La Démocratie à l'épreuve. Nationalisme, populisme, ethnicité*, Paris, La Découverte.